

Vues d'ensemble

Number 236, March–April 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47993ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2005). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (236), 53–58.



Beyond the Sea

Quand Hollywood ne tire pas le diable par la queue avec des remakes de films d'horreur, les studios font dans la surenchère de biographies filmées de personnages célèbres qui auraient plus leur place au petit écran avec leur sempiternel schéma narratif ascension/gloire/déclin/rédemption. Si 2004 a ressuscité Cole Porter, Ray Charles ou Howard Hughes, 2005 sonnera le retour de Janis Joplin et de Johnny Cash. Bobby Darin refait quant à lui surface sous les traits de Kevin Spacey : auteur-compositeur-interprète et comédien, Darin a connu son heure de gloire à la fin des années 1950 en surfant entre le cabaret et le rock'n'roll avec des succès comme *Splash* avant de décrocher une nomination aux Oscars pour un petit rôle dans l'obscur *Captain Newman, M.D.* (1964).

Bien que décédé prématurément, il reste difficile de relever un quelconque exploit qui aurait pu justifier les 120 minutes de ce roman-savon jamais sulfureux ni excessif sur une vedette qui demeurera dans l'ombre du Rat Pack toute sa carrière.

À la manière du film dans le film, le cinéaste et interprète Kevin Spacey, bercé dans sa prime jeunesse par les hits du crooner juvénile, nous joue les « plus grands succès » d'une vie un brin ringarde avec une étonnante énergie malgré ses 46 ans bien sonnés. En fait, en mélangeant des séquences dansées et chantées aux épisodes plus dramatiques, Spacey court-circuite le tempo et la cohérence de sa proposition, censée catalyser le manque de charisme et de hardiesse de son idole.

Autour de lui, quelques acteurs de premier plan attendent patiemment une occasion de briller qui ne se manifesterait jamais tant le scénario n'en a que pour les chorégraphies et les déclarations amoureuses à l'eau de rose.

Charles-Stéphane Roy

■ **BEYOND THE SEA** (BOBBY DARIN) — États-Unis/Allemagne/Royaume-Uni 2004, 121 minutes — Réal. : Kevin Spacey — Scén. : Kevin Spacey, Lewis Colick — Int. : Kevin Spacey, Kate Bosworth, John Goodman, Bob Hoskins, Brenda Blethyn, Greta Scacchi — Dist. : Christal.

Closer

Mike Nichols a réalisé et produit des œuvres diverses tout au long de sa fructueuse carrière. Entre ses longs métrages les plus populaires (*The Graduate*/1967, *Silkwood*/1983 et *Working Girl*/1988), le cinéaste a également été influencé par le théâtre, dont il a adapté quelques pièces à succès pour le cinéma et pour la télévision (*Who's Afraid of Virginia Wolf?*/1966, son premier long métrage, *Biloxi Blues*/1988, *The Birdcage*/1996, le téléfilm *Wit*/2001 et la minisérie télévisée *Angels in America*/2003). Voilà que s'ajoute à cette liste *Closer*, écrit par Patrick Marber et adapté de sa pièce, laquelle a connu une grande renommée à Londres et sur Broadway, et qui s'inscrit parfaitement dans l'œuvre du cinéaste qui privilégie les liaisons amoureuses.

Closer porte un regard direct et sans concession sur les relations humaines modernes à travers le périple de quatre personnes. Entre ces rencontres fortuites où l'attraction, l'amour, les jeux de pouvoir et les mensonges sont monnaie courante, des couples se font et se défont. Personne n'est à l'abri de l'autre, tout lien de confiance est pratiquement inexistant. L'intimité est l'enjeu principal pour chaque personnage.

La force de ce film, faut-il le préciser, repose davantage sur les dialogues souvent crus mais néanmoins réalistes, l'intrigue habilement menée et les interprétations des quatre comédiens. Julia Roberts, plus nuancée qu'à l'habitude, Jude Law et, tout spécialement, Natalie Portman et Clive Owen excellent en êtres écorchés qui s'entre-déchirent. Seule ombre au tableau : par moments, l'univers très parlé du scénario donne une allure statique au long métrage. Sans doute aurait-il fallu innover du côté de la mise en scène afin d'orchestrer le tout un peu mieux.

Ceci dit, signe des temps, les relations interpersonnelles quelles qu'elles soient font bon ménage au cinéma. *Closer* est un témoignage véridique et perspicace sur la complexité des revers amoureux. Jamais un film n'aura su si bien le démontrer.

Pierre Ranger

■ **CLOSER** (INTIME) — États-Unis 2004, 98 minutes — Réal. : Mike Nichols — Scén. : Patrick Marber, d'après sa pièce — Int. : Natalie Portman, Jude Law, Julia Roberts, Clive Owen, Nick Hobbs, Colin Stinton — Dist. : Columbia.



L'Esquive

Coup de cœur du Festival du nouveau cinéma, *L'Esquive*, de Abdel Kechiche, ne perd rien de sa vitalité lors d'une deuxième projection. On pense inévitablement à *La Haine* de Mathieu Kassovitz. Les deux films dépeignent un même milieu, celui des ghettos français. Leurs personnages sont également caractérisés par un langage et un accent qui prennent une sonorité exotique à l'oreille de l'étranger. Les ressemblances s'arrêtent ici. Contrairement à *La Haine*, la violence n'est pas le centre névralgique de *L'Esquive*.

La langue est à l'honneur dans le deuxième long métrage du réalisateur de *La Faute à Voltaire*. Dirigés par leur professeur de français, des jeunes montent *Le Jeu de l'amour et du hasard*, la pièce de Marivaux. Leur motivation pour le projet étonne, tout en demeurant crédible.

Les personnages de Kechiche luttent. Colériques, fébriles et sur la défensive, les querelles sont légion entre eux et leurs propos souvent difficiles à avaler. Pourtant, on ne les croit pas véritablement malintentionnés. Voici des personnages en manque d'amour. Du point de vue du spectateur, ils apparaissent comme vulnérables et, fait étonnant, leur futur ne semble pas voué à l'échec comme c'est souvent le cas lorsque le grand écran nous montre la réalité des milieux démunis.

Pour mettre en scène ce drame du quotidien, Kechiche a recours à une caméra à l'épaule frénétique et à un montage brut qui donne du rythme à l'ensemble. Formellement, on pense par moments à *Sweet Sixteen* de Ken Loach.

L'Esquive est-il un film à caractère social ? Une histoire d'amour déchu ? L'importance accordée à la pièce de Marivaux et l'attachante naïveté de Krime (l'un des personnages principaux) nous fait pencher pour la deuxième proposition.

Antonin Marquis

■ **L'ESQUIVE** — France 2003, 117 minutes — **Réal.** : Abdel Kechiche — **Scén.** : Abdel Kechiche, Ghalia Lacroix — **Int.** : Osman Elkharraz, Sara Forestier, Sabrina Ouazani, Nanou Benhamou, Hafet Ben-Ahmed — **Dist.** : TVA.

Hotel Rwanda

Grand plan sur le Rwanda. L'année 2004 ponctue l'Histoire, car il s'agit du dixième anniversaire du génocide rwandais. On assiste actuellement à un pululement d'œuvres filmiques qui tentent de remémorer l'événement à la communauté internationale. Parmi cette myriade, on retrouve *Hotel Rwanda*, du réalisateur et scénariste Terry George (*Some Mother's Son*), qui porte un regard intimiste et plutôt sobre sur les conflits sordides et cauchemardesques de 1994. Trêve d'attributs.

Pressentant l'inéluctable carnage, 1268 Rwandais (Tutsi et Hutu) trouvent refuge à l'hôtel des Mille Collines alors sous la responsabilité du gérant Paul Rusesabagina. Par le biais de cette histoire vraie, George reprend ses thèmes de prédilection — drame humain, guerre, fait vécu —, mais plus qu'à l'habitude, ils sont empreints de plénitude. Dans ce film, romantisme et héroïsme n'auraient pu se dissocier du cliché sans la prestation nuancée de Don Cheadle, de Sophie Okonedo et de Nick Nolte.

De prime à bord, on peut seulement être ému par le courage de ceux qui, embourbés dans un tel chaos, viennent en aide à leurs concitoyens. Toutefois, une question subsiste : qu'est-ce qui pousse une population à une telle irrationalité, à l'homicide ? Toute réflexion philosophique est évacuée au profit d'un inépuisable pathos, ce qui, en définitive, affaiblit la portée du film. En dépit de certaines lacunes — mise en contexte et données sociohistoriques minces et précipitées —, le scénario s'attarde à présenter le génocide d'un point de vue intérieur. Point de vue toutefois discutabile puisque l'hôtel des Mille Collines n'est rien d'autre qu'un havre occidental duquel le récit ne sort que pudiquement.

Malgré sa déconcertante sensibilité, *Hotel Rwanda* met en évidence une triste réalité : une pléthore d'œuvres cinématographiques sur l'Holocauste n'a pas suffi à sensibiliser la communauté internationale à la prévention d'un autre génocide. Cette fois, il ne s'agit pas d'une fiction, mais d'un cri d'alerte.

Dominic Bouchard

■ **HOTEL RWANDA (HÔTEL RWANDA)** — Afrique du Sud/Grande-Bretagne/Italie 2004, 122 minutes — **Réal.** : Terry George — **Scén.** : Terry George, Keir Pearson — **Int.** : Don Cheadle, Sophie Okonedo, Nick Nolte, Cara Seymour, Desmond Dube, Fana Mokoena, Joaquin Phoenix, David O'Hara, Jean Reno — **Dist.** : MGM/UA.



The Life Aquatic with Steve Zissou

Difficile de ne pas se montrer perplexe après avoir vu le dernier film de Wes Anderson tant il est difficile de saisir où il voulait en venir.

Malgré un concept fort prometteur (Bill Murray y incarne un explorateur des fonds marins s'inspirant bien sûr du célèbre Jacques Cousteau), le récit manque malheureusement de rythme et se perd dans un fatras d'intentions mal définies. Il faut cependant convenir que le film comporte plusieurs bonnes idées comme cette antinomie entre réalité et facticité exprimée à travers le travail de documentariste de cette équipe bigarrée auquel plusieurs plans renvoient (usage du zoom et de la caméra épaule) et ce parti pris formel faisant de la faune aquatique un univers animé (réalisé par Henry Selick, réalisateur de *The Nightmare Before Christmas*) ou encore montrant le décor du bateau à travers une coupe transversale où la caméra suit les personnages d'une pièce à l'autre dans un seul mouvement latéral.

Mais au fur et à mesure que progresse tant bien que mal ce récit où s'entremêlent inutilement certaines ramifications dramatiques (l'insistance sur la figure du père absent, à travers le personnage de Cate Blanchett enceinte et la relation Murray/Wilson, devient lassante et dépourvue d'émotion), l'intérêt s'amenuise, sans doute parce que l'excentricité des personnages n'est pas suffisamment exploitée.

Quelques scènes avec des pirates sans personnalité nous tirent quelque peu de notre torpeur et on ne peut s'empêcher de regretter, avec un tel casting et une idée de base aussi originale, ce qu'aurait pu donner pareil film avec un scénario plus maîtrisé.

Alain Vézina

■ **THE LIFE AQUATIC WITH STEVE ZISSOU** — États-Unis 2004, 118 minutes — **Réal.**: Wes Anderson — **Scén.**: Wes Anderson, Noah Baumbach — **Int.**: Bill Murray, Owen Wilson, Cate Blanchett, Angelica Huston, Willem Dafoe — **Dist.**: Buena Vista (Équinoxe).

Ma vie en cinémascope

La propension qu'ont les producteurs, depuis quelques années, à proposer des vies romancées de nos célébrités locales confine à une véritable « systématisation » de la pratique biographique, dont le but sous-jacent est peut-être de rassurer les Québécois sur leur pouvoir de se fabriquer des héros. Le petit écran nous a ainsi offert, parmi bien d'autres, *Jean Duceppe* et *Simonne et Chartrand* (pour le meilleur), *René Lévesque* et *Félix Leclerc* (pour le pire, ce dernier titre étant un tel massacre — perpétré par le pourtant prévisible Claude Fournier — que Radio-Canada n'ose même pas le programmer!).

En 1995, le réalisateur François Labonté consacra une télésérie à Alys Robi, déjà écrite par Denise Filiatrault. Je n'ai pas vu celle-ci, et ne puis donc comparer avec **Ma vie en cinémascope**, mais chose certaine, Filiatrault a le mérite de bien connaître son sujet, qui lui est contemporain. Elle compte même parmi les premières admiratrices de madame Robi. Filiatrault signe ici son meilleur film (ses détracteurs diront: son moins médiocre, mais je n'en suis pas). Ce qui en fait la force, c'est, outre l'excellente reconstitution d'époque, la construction non linéaire du scénario qui recourt à un montage antithétique entre, d'une part, la splendeur éphémère de son héroïne et, d'autre part, les atrocités vécues lors de son internement, lequel culmina en une lobotomie qui brisa à jamais la vie de la chanteuse. Ce montage serré traduit bien la cruauté de la situation, et arrache le cœur du spectateur.

Il ne faut pas, toutefois, prendre au pied de la lettre tout ce qu'évoque Filiatrault, mais plutôt voir dans son œuvre une transposition dramatique de bon aloi. Alice Robitaille, fille du peuple, paraît elle-même magnifiée par Pascale Bussières qui ne parvient jamais à nous faire oublier sa formation d'actrice et sa sophistication presque... naturelle.

Le film se termine assez curieusement. Filiatrault a beau avoir choisi, comme il lui semblait bon, d'arrêter son récit après l'internement et la funeste opération d'Alys, il reste que de la voir partir dans la lumière avec son père tandis qu'un carton nous informe laconiquement que sa carrière se poursuit comme si rien n'était arrivé (alors qu'elle fut brisée), voilà qui peut laisser perplexe.

Denis Desjardins

■ **MA VIE EN CINÉMASCOPE** — Québec 2004, 91 minutes — **Réal.**: Denise Filiatrault — **Scén.**: Denise Filiatrault — **Int.**: Pascale Bussières, Michel Barrette, Serge Postigo, Noémie Yelle, Denis Bernard. — **Dist.**: Christal.



The Merchant of Venice

À partir du 14^e siècle, à Venise, les juifs étaient obligés d'enterrer leurs morts très loin du ghetto, dans un cimetière encore visible aujourd'hui dans l'île du Lido — où se déroule maintenant le festival de cinéma — alors que les catholiques enterraient les leurs dans leurs églises ou dans les cimetières attenants. C'était là une des nombreuses manières par lesquelles Shylock et ses coreligionnaires étaient exclus de la société. Michael Radford, surtout connu pour le charmant *Il Postino* mais aussi auteur d'autres films où la norme sociale est oppressante : *Another Time, Another Place, 1984* et *White Mischief*, recrée l'époque de la pièce avec bonheur et minutie, sauf dans la représentation du château de Portia qui semble avoir été construit en utilisant de mauvais effets numériques. Le réalisateur, en adaptant la pièce du grand Will, donne une motivation supplémentaire aux actions de Shylock en soulignant la fuite de son seul enfant, sa fille Jessica, disparue avec une partie de sa fortune parce qu'énamourée d'un catholique et qui veut donc se convertir pour se marier. Shylock, coincé par la formule lapidaire « une livre de chair près du coeur » qu'il a lancée parce qu'il n'aimait pas l'attitude condescendante d'un de ses emprunteurs, n'a maintenant plus rien à perdre. Cette absence lui a tout enlevé et il peut ainsi continuer à s'enfermer dans sa logique vengeresse. Le film aurait eu plus de force s'il s'était terminé juste après la scène du prétoire. La partie comédie sentimentale entre Portia et Bassanio, sorte de variation mineure sur la parole donnée, apparaît aujourd'hui encore plus déplacée. Pacino montre, après *Looking For Richard*, qu'il est un interprète important de Shakespeare et ses confrères sont aussi à la hauteur mais ce film restera pour moi, aussi mémorable pour la découverte du jeu de Lynn Collins dans le rôle de Portia.

Luc Chaput

■ **THE MERCHANT OF VENICE** — États-Unis / Italie / Luxembourg / Royaume-Uni, 127 minutes — Réal. : Michael Radford — Scén. : Michael Radford, d'après la pièce de William Shakespeare — Int. : Al Pacino, Jeremy Irons, Joseph Fiennes, Lynn Collins, Zuleikha Robinson, Kris Marshall — Dist. : Atopia.

Nobody Knows

Documentariste de formation, Hirokazu Kore-eda a tiré d'une histoire vécue par un groupe d'enfants abandonnés en 1988 à Tokyo ce magnifique *Nobody Knows*, prolongement naturel de son cinéma social très personnel, après s'être penché en 2002 sur les sectes dans *Distance*. Heureusement, le cinéaste s'est gardé de tomber dans le mélo et la critique parentale, objets de prédilection des médias, en s'appliquant à montrer entre jeux et survie le quotidien de ces enfants qui, s'ils doivent vivre reclus suite à la consigne maternelle, s'autorisent un peu d'espoir et surtout une grande tendresse. Le réalisme de l'entreprise n'est pas un leurre : le cinéaste a d'abord modelé ses personnages sur la personnalité de ses tout jeunes interprètes, puis a réduit au minimum les lectures de groupe et les répétitions. Au centre du récit s'élève Yagira Yuya, leader naturel de la bande, qui n'avait pu cette année récupérer sur la Croisette son Prix d'interprétation masculine — à 14 ans, voilà le plus jeune comédien jamais récompensé en compétition cannoise.

Quoi qu'il en soit, l'évolution commune en est donc une réelle, les relations se développant en cours de tournage. Et cela marque toute une différence : rarement voit-on un film respirer autant, porté par sa caméra respectueuse et son cadrage sensible. Le fil des émotions, qu'il soit souple ou raide, révèle discrètement quelques regards volés et une ambiance où tout semble réellement permis. L'onde dramatique se fait alors ressentir longtemps après la projection tellement Kore-eda enveloppe la cruauté de son récit d'une soyeuse délicatesse, d'un effacement digne de cet éloge à une enfance pourtant souillée d'indifférence et d'isolement. Voilà un très, très grand film. Dans la foulée, pris entre choc et charme, nous ne pouvons que souhaiter un meilleur sort aux autres clandestins juvéniles japonais, qu'on estime à plusieurs milliers (déclarés) dans la capitale nipponne...

Charles-Stéphane Roy

■ **DARE MO SHIRANAI** — Japon 2003, 141 minutes — Réal. : Hirokazu Kore-eda — Scén. : Hirokazu Kore-eda — Int. : Yûya Yagira, Ayu Kitaura, Hiei Kimura, Momoko Shimizu, Hanae Kan, Kazumi Kushida — Dist. : Séville.



Stage Beauty

Avec *Stage Beauty*, le réalisateur Richard Eyre a concocté une intelligente étude sur l'acteur et la sexualité. De la pièce de Jeffrey Hatcher, il a su tirer profit de ce qu'il y avait de meilleur : le regard judicieux sur le monde du théâtre, la subtile audace du thème central et, très probablement, l'étincelle née des meilleures répliques. Dans ce troublant portrait de l'univers théâtral anglais des années 1660, il a su exploiter à son mieux l'époque charnière où une importante loi sur les acteurs était abolie : on permettait enfin aux femmes de monter sur les planches. Et soudain, les hommes qui jusque-là tenaient le rôle de celles-ci sur scène se retrouvaient sans emploi, tentant avec difficulté de jouer des personnages masculins. On pense à l'avènement du cinéma parlant et à l'effet catastrophique que cette nouveauté avait eu sur certains acteurs du muet dont on n'avait jamais connu la voix. Mais dans l'histoire qu'on nous raconte ici, les ramifications sont encore plus profondes.

Maria, qui rêve d'être actrice, le devient grâce à l'édit inattendu du roi Charles II et, dès cet instant, doit affronter celui dont elle était l'habilleuse et l'amoureuse secrète, le comédien shakespearien Ned Kynaston, spécialisé dans le rôle de la Desdémone d'*Othello*. Plus tard, certaines difficultés ayant été aplanies entre eux, ils tenteront même de faire l'amour. Cette scène, comiquement érotique, restera dans les annales un joyau de mise en scène et d'écriture.

L'exploration des différents paliers de sexualité est finement faite : Billy Crudup, par ailleurs toujours excellent, interprète l'acteur homosexuel qui joue les femmes sans avoir jamais eu de rapports intimes avec aucune d'elles et qui s'interroge sur son identité à la fois en tant que comédien et en tant qu'être humain. De son côté, la fine Claire Danes, le gracieux cou superbement éclairé par les lueurs bleutées ou mandarine des chandelles, enveloppe son personnage, comme elle seule sait le faire, d'une tonne d'émotions retenues.

Maurice Elia

■ **STAGE BEAUTY** (BELLE DE SCÈNE) — Royaume-Uni / Allemagne / États-Unis 2004, 110 minutes — **Réal.** : Richard Eyre — **Scén.** : Jeffrey Hatcher, d'après sa pièce *Compleat Female Stage Beauty* — **Int.** : Billy Crudup, Claire Danes, Rupert Everett, Tom Wilkinson, Ben Chaplin, Hugh Bonneville, Richard Griffiths — **Dist.** : Christal.

La Vie avec mon père

On avait hâte de voir le deuxième long métrage de Sébastien Rose, l'auteur du réjouissant *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause* où Jean-Charles (Paul Ahmarani), garçon de trente ans élevé par une mère très forte, essaie de se comporter en homme dans un monde où seules les femmes semblent être en prise directe sur la vie. On s'attendait à une suite ou à une contrepartie : après *La Vie avec ma mère*, *La Vie avec mon père* ? Mieux que cela. Un père jusqu'alors trop absent réapparaît soudain dans la vie de ses deux fils adultes. Ce père (Raymond Boucharde), écrivain à succès d'un seul livre, grand amateur de vins et de femmes, revient chez lui parce qu'il est à bout de ressources. Ses fils, Paul (Paul Ahmarani) et Patrick (David La Haye), vont devoir s'unir pour aider leur père que chacun aime à sa façon.

Paul se veut écrivain mais ne fait que tourner un rond devant des pages blanches, vaguement alcoolisé, vivant au crochet de sa compagne Sylvie mais au demeurant tout à fait gentil et sympathique. Patrick, directeur d'une industrie pharmaceutique, mène une vie exemplaire et disciplinée, agacé par la fainéantise de son frère et voulant mener tout le monde à la baguette. Tous trois vont se retrouver dans la maison familiale et s'arranger comme ils peuvent des avanies que la vie leur fournit en abondance.

Situations tour à tour cocasses et dramatiques, moments de pure folie, moments d'une grande tendresse, mise en scène énergique et sensible, dialogues qui font mouche, lieux ingénieusement contrastés — comme la multinationale où travaille Patrick, étincelante et glacée, et la maison familiale déginguée mais chaude et accueillante, pleine de recoins farfelus. Les comédiens sont excellents. Et dans ce film d'hommes, un personnage se détache, celui de l'adorable Sylvie (Hélène Florent), malicieuse, sensuelle, indulgente, lumineuse.

Francine Laurendeau

■ **LA VIE AVEC MON PÈRE** — Québec 2004, 110 minutes — **Réal.** : Sébastien Rose — **Scén.** : Sébastien Rose et Stéfanie Lasnier — **Int.** : Raymond Boucharde, Paul Ahmarani, David La Haye, Hélène Florent, Julie Du Page, Pierre-Antoine Lasnier — **Dist.** : Christal.



Vipère au poing

Déjà adapté à la télé française en 1971, par le réalisateur Pierre Cardinal, dans un film mettant en vedette la grande Alice Sapritch, ce roman autobiographique avait créé tout un émoi dans la France de l'après-guerre et rendu célèbre cet écrivain qui chantait bien autre chose que la gloire de sa mère, pour paraphraser Marcel Pagnol. La décision des scénaristes Vincent et de Broca de construire le film en un long flash-back, narré en voix off, et de concentrer l'action en un an plutôt que les six que dure le roman a l'effet de concentrer l'attention du spectateur sur ce drame familial se déroulant dans une famille de la bourgeoisie provinciale terrienne française. Catherine Frot, avec quelquefois des airs de mante religieuse, rend complexe un personnage qui aurait pu être caricatural si elle l'avait surjoué. Jacques Villeret dessine, en quelques touches, les rondeurs de cet homme, trop bon, trop lâche, trop intéressé par ses collections d'insectes pour défendre ses enfants des griffes de sa femme acariâtre.

Jules Sitruk, dont j'avais déjà signalé dans ma critique de *Monsieur Batignolle* la qualité étonnante de l'interprétation, incarne formidablement Jean, un enfant qui veut aussi être le seigneur de ce château familial et qui est ainsi obligé de devenir adulte trop vite, emprisonné qu'il est dans un monde tout engoncé dans le quant-à-soi. Mon petit doigt me dit que Philippe de Broca, scénariste, a rajouté les scènes de découverte du jazz à Nantes, plus proches de la sensibilité de sa propre famille d'aristocrates bohèmes. Sa mise en scène, classique dans son essence même, parsème de quelques moments burlesques cet univers rigoureux et sert bien ce combat d'«Atrides en gilet de flanelle», comme l'avait dit Maurice Nadeau à propos du roman...

Luc Chaput

■ **VIPÈRE AU POING** — France/Royaume-Uni 2004, 100 minutes — Réal. : Philippe de Broca — Scén. : Olga Vincent, Philippe de Broca, d'après le roman d'Hervé Bazin — Int. : Catherine Frot, Jacques Villeret, Jules Sitruk, Cherie Lunghi, Sabine Haudepin, Wojtek Pszoniak, Denis Podalydès — Dist. : Séville.

The Woodsman

Raconter l'histoire d'un criminel sur la voie de la rédemption relève du défi. Le résultat s'avère soit passionnant, soit excessif et manipulateur. Le récit de Walter, un homme qui recouvre la liberté après avoir été incarcéré pendant 12 ans pour cause d'actes pédophiles, est troublant.

Troublant, d'abord, de par le thème puisque la pédophilie demeure un très grand tabou et une des obsessions les plus difficilement réformables. Mais troublant aussi parce que le premier long métrage de Nicole Kassell traite de ce sujet délicat sans jamais tomber dans l'excès ou le sensationnalisme et démontre tout en nuances le cheminement d'un prédateur sexuel aux prises avec ses démons qui tente non sans mal de réintégrer la société.

Il y a des scènes très fortes dans ce film. On n'a qu'à penser à celle où Walter est interrogé par un policier qui s'acharne à l'intimider ou encore lorsque le pédophile repentini rencontre une petite fille dans les bois. La force et la justesse des dialogues laissent pantois.

Sans pour autant approuver ces actes, le spectateur aura donc bien malgré lui une certaine empathie pour le personnage principal et se posera la question suivante : devrions-nous accorder une seconde chance à chaque être humain qui tente de se réhabiliter et, si oui, est-ce possible dans tous les cas ?

The Woodsman ne prend aucune position sur le sujet. Mais grâce au scénario béton coécrit par Nicole Kassell et Steven Fechter (d'après sa pièce de théâtre) et l'interprétation magistrale de Kevin Bacon dans le rôle d'un homme constamment déchiré entre ses pulsions et sa raison, il s'agit d'un long métrage puissant et d'une grande transparence sur un thème très impopulaire qui, à juste titre, suscite la réflexion et relance le débat. Seulement pour ces raisons, *The Woodsman* est certainement un incontournable.

Pierre Ranger

■ **THE WOODSMAN (LA PEUR DU LOUP)** — États-Unis 2004, 87 minutes — Réal. : Nicole Kassell — Scén. : Nicole Kassell, Steven Fechter, d'après sa pièce de théâtre — Int. : Kevin Bacon, Kyra Sedgwick, Mos Def, Benjamin Bratt, David Alan Grier, Kevin Rice, Michael Shannon — Dist. : Alliance.